

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 15

Artikel: L'aspirant officier
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avec la rapière. C'est un bruit assourdissant.

— *Prosit!* (A votre santé!)

On vide son verre d'un seul trait.

— Un! Deux!! Trois!!!

Et les verres retombent sur la table, d'un seul coup, à l'unisson. Cela s'appelle boire une salamandre.

Les « renards » distribuent ensuite les recueils de chants, et le président indique une page — celle-ci par exemple : le *Chant de Départ d'un Bursch* :

Maison moussue! que Dieu me conduise!
Je retourne dans la maison du philistin,
A mes premières amours, au village natal,
Où, hélas! je deviendrai philistin moi-même.
Adieu, mes vieilles rues droites ou tortueuses!
Je ne vous égayerai plus de mes chansons!...

Cette chanson a douze couplets. Voici le dernier :

Jusqu'au village voisin accompagnez-moi?
Amis, buvons ensemble un dernier verre.
Soyez joyeux! N'attristez pas mon âme!
Un dernier verre! Un dernier souhait! Un dernier adieu!..

Ces recueils de chants des étudiants allemands comprennent environ six cents hymnes : chansons à boire, romances, ballades et surtout chansons en chœur avec le classique refrain : *Valleri, valleri, valleri*, et dont plusieurs sont signées Goethe, Schiller, Körner, Uhland, avec musique de Weber, Mozart, Lortzing, etc., etc.

Chaque toast porté par le président augmente la gaieté des assistants. « Chanson! » succède à « chanson! » « salamandre! » à « salamandre! » et c'est à peine si, vers une heure du matin, le président criant à tue-tête et frappant sur la table à grands coups de rapière peut obtenir deux secondes de silence, pendant lesquelles il commande :

— A cheval, Messieurs!

Alors, chaque étudiant enfourche sa chaise et, autour de la table, commence une chevauchée désordonnée. Les sièges, quelque solides qu'ils soient, craquent souvent. Généralement, c'est à ce moment-là que le propriétaire de l'établissement, timide partisan de ce genre d'équitation, fait son entrée dans la salle avec une figure renfrognée

— Vive le propriétaire! A la santé du propriétaire! Une salamandre de tonnerre au propriétaire!

— Messieurs, je vous en prie!... réplique ce dernier.

— Bien parlé! Vive le propriétaire! ajoutent les tapageurs.

Que faire? Le *proprio* jette un regard attristé sur ses meubles, et voyant qu'il perd son temps à prêcher le calme et la raison, il disparaît.

C'est le signal du départ.

— Il a raison, le bourgeois, dit un étudiant; ces meubles, après tout, lui appartiennent. Il faut lui pardonner de les aimer!

Et les étudiants se dispersent. Les

uns regagnent leur gîte; d'autres vont finir la fête dans les cafés avec les papillons de nuit; les plus obstinés s'installent plus ou moins confortablement, les coudes sur la grande table, entre des bocks pleins que les renards encore valides ont soin de leur apporter avant de quitter la taverne...

La bonne du restaurant, sale, mal peignée, les manches retroussées, vient éteindre les lumières...; puis la table tourne, tout tourne, les sièges ne sont plus solides... Et les premiers rayons du soleil, traversant les épais nuages de fumée dont la salle est obscurcie, laissent contempler, étendus sur des bouts de cigare, quelques formes humaines, aux visages décomposés, chantonnant encore le gai refrain : *Valleri, valleri, valleri*!

ISIDORE AURIO.

Les bombes et les Parisiens.

L'accoutumance de la population parisienne aux explosions de dynamite devient quelque chose de merveilleux, nous dit la *France*. La bruyante gaieté du quartier latin n'a pas été troublée une seconde par la bombe du restaurant Foyot.

Un des faits les plus typiques s'est passé au café Rouge, où la musique et la limonade vont de pair, et qui est situé à deux pas du lieu de l'accident.

Lorsque l'engin éclata, les artistes chargés de présider à l'absorption harmonique des bocks, jouaient une gavotte. Le chef d'orchestre battait distraitemment la mesure, l'œil tiré vers les jolies consommatrices; le premier violon palpitait sur sa chanterelle; le second faisait des effêts de quatrième corde, et la flûte égrenait ses notes de cristal.

Tout à coup une détonation formidable retentit, aussitôt suivie de cris, de rumeurs, du bruit éparpillé de glaces qui se brisent. Tout le monde se lève, inquiet; on court vers la rue et, en deux minutes, on est mis au courant, renseigné sur les causes exactes de l'explosion.

Alors chacun de hausser les épaules et de retourner qui à son bock, qui à son mazagran. Le chef d'orchestre rejette sur ses épaules les flots un instant dérangés de sa chevelure d'ébène, et d'un ton tout naturel :

— Reprenons, messieurs.

Et le concert continue.

Les quadrilles de Bullier n'ont pas subi une seconde d'interruption.

Au théâtre de l'Odéon, quand le coup de tonnerre du restaurant Foyot se répercuta violemment dans la salle, il n'y eut qu'un court, très court instant de stupeur. La toile descendit. Mais quand on apprit que ce n'était là qu'un attentat anarchiste, chacun respira, et l'homme aux programmes se reprit à glapir :

« Voilà l'*Entr'acte*... Demandez croquets, sucre d'orge, la valence. »

L'émotion n'avait duré, montre en main, que huit minutes.

Le nombre des générations humaines depuis Jésus-Christ.

Nous ne nous faisons généralement qu'une idée assez vague de la durée du temps et de la multiplication de l'homme, dit H. de Parville, dans les *Annales politiques et littéraires*.

En 1662, un nommé Pierre Smith quitta Rotterdam et émigra dans l'Amérique du Nord. Or, aujourd'hui, il existe 5647 Smith. Tous les descendants du premier Smith se réunissent annuellement à New-York dans un banquet. C'est le banquet bien connu des Smith. Il y a des descendants riches et des descendants pauvres, mais tous arrivent au jour dit de toutes les parties de l'Amérique. Cette année, le président du banquet avait 76 ans. Ainsi, en deux siècles environ, un homme a donné à l'humanité près de 6000 hommes. Et ce fait n'a rien de bien exceptionnel, car il suffit d'admettre, pour expliquer ce gros chiffre, que les membres de cette famille se sont mariés à 29 ans et ont eu trois enfants en moyenne.

Quant à la durée du temps, on s' imagine que le nombre des générations est énorme depuis Jésus-Christ ou depuis une date un peu arriérée de notre histoire. C'est encore une illusion. M. Faraguet, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, vient de le démontrer par un petit calcul bien simple. « Prenons, par exemple, dit-il, la naissance et la vie du Christ, et admettons, pour témoin de ces événements si considérables, un individu âgé de 20 ans, à cette époque. Cet individu aura pu recueillir *de visu* tous les faits relatifs à l'existence du Christ.

Supposons maintenant qu'il ait vécu au-delà de 80 ans et, qu'à cet âge précis, à l'an 60 de notre ère, il ait transmis la tradition à un autre individu alors âgé de 20 ans, puis que celui-ci ait fait de même, et ainsi de suite jusqu'à l'époque actuelle. Pour savoir combien d'existences ainsi mises bout à bout, en se croisant de 20 ans, seraient nécessaires pour la transmission orale depuis la naissance du Christ jusqu'à nos jours, il suffit, dit M. Faraguet, de faire la division du milésime 1894 par le nombre 60, et comme le quotient de l'opération est 31, avec un reste 34, on en déduit qu'il suffit pour cela de 32 générations.

L'aspirant officier.

Faut qu'on bon cordagni satsé féré le legnu, qu'on bon tailleu pouéssé repé-tassi on bosson et qu'on bon fretai ne

sâi pas eimprontâ po sè servi dâo débattiâo et po maniÿi lo pinta-bûro. Et l'est dinsè po ti lè meti : s'on ne cognâi pas lo *b*, *a*, *ba* de l'affèrè, faut pas s'ein mècilliâ.

L'est lo mémo affèrè su lo militèro : faut que cé que vâo coumandâ pouéssè derè à sè z'hommo : « Remettez-vous, ça ne vaut pas le diable ! » et que sâi ein état dè l'âo montrâ dè sorta la maniance dâo bâton bornu.

Cein n'est pequa coumeint dein lo vilhio teimps po cliâo qu'ont einviâ d'être oquiè ! On a bio avâi totès sortès dè bounès qualità, s'on n'a pas la cabosse, n'ia pas ! faut restâ dein lo reing.

On gaillâ étai eintrâ dein lè caloniers, que l'est don l'artilléri, et coumeint lo lulu étai on bocon tatipotse, mâ orgogliâo, ne révâvè què galons et patéletès, sein sè demandâ se l'étai d'attaque, et lo dâdou sè créyâi fin bon po être capitaino.

Quand don sè preseiât po passâ l'écoula, on lè fe ti mettrè su on reing po savâi se y'ein avâi qu'aviont einviâ d'avanci ein grade, po cein que cliâosique dévessont fèrè on écoula de sordâ dâo trein, po coumeinci, kâ s'on vâo être officier d'artilléri, n'est pas lo tot dè savâi appondrè et dépondrè l'affut dâo canon, faut savâi bredâ, débredâ, applyi et étrelhi.

Quand lo colonet demandâ à cliâo qu'aviont einviâ d'être gradâ, d'avanci dè trâi pas dévant lo front, noutron gaillâ s'aminè et quand lo colonet lo vâi, fut on bocon ébâyi, et lâi fâ :

— Vous désirez obtenir de l'avancement ?

— Vouï, colonet !

— C'est bien ! Mais vous savez ce que l'on exige des futurs officiers ; avez-vous des connaissances ?

— Aloo ! repond lo tadié, je fréquente la servante âo syndic, et je vais un peu couenner par le moulin vai une jolie Allemande.

— C'est parfait, lâi fâ lo colonet, que ve tot lo drâi avoué quoui l'avâi affèrè, vous pouvez rentrer dans le rang !

Et lâi est restâ.

Nous recommandons à nos lectrices la jolie nouvelle qui va suivre, et dont nous donnerons la fin samedi prochain.

Nœud bleu ou nœud rose.

Porto-Novo, 20 décembre 1892.

Victoire ! Victoire ! mon cher Paul, Abomey est pris ; et nous en avons fini, pour un bout de temps du moins, avec ces abominables Aboméens (passe-moi ce misérable jeu de mots ; je ne l'entends guère plus de deux cents fois par jour). En attendant, j'ai obtenu un congé pour aller faire soigner quelques égratignures reçues dans les derniers combats ; car j'ai tous les bonheurs, mon ami : j'ai été blessé à l'épaule, ce qui me met le bras

en écharpe pendant quelques semaines, et à la figure, ce qui va me donner cet air crâne qui plait tant aux femmes. Une jolie petite balafre qui me traverse la joue gauche en prolongeant la moustache. — Vrai, je me regardais tout à l'heure dans une glace, eh bien ! cette estafilade ne me va pas mal du tout ! On me trouvait la figure efféminée ; j'avais l'air, disait-on, d'un lieutenant d'opéra-comique avec mon teint blanc et rose ! Mon teint blanc et rose ! Le soleil africain en a eu raison et l'a joliment bruni, et on ne m'appellera plus lieutenant d'opéra-comique, par la raison d'abord que je ne suis plus lieutenant, mais bien capitaine. Le capitaine Aymard, cela sonne bien ! Capitaine à 27 ans ; c'est gentil, n'est-ce pas ? De plus, encore, je suis porté pour la croix. C'est là un bijou qui figurera avantageusement dans une corbeille de mariage, car, et c'est là le but principal de ma lettre, je viens t'annoncer mon mariage. — Mon mariage ! Tu tombes de ton haut. Moi qui avais juré que jamais !.. au grand jamais !.. Ah ! mon ami, comme six mois de Dahomey vous changent un homme !.. Ce n'est pas que les beautés que j'ai vues ici, y compris les amazones de Béhenzin, aient pu me monter beaucoup l'imagination ; mais, vois-tu, l'éloignement du pays, l'absence de la famille... Moi qui étais habitué à voir maman — tu sais, je dis toujours maman, tant pis pour ceux que cela choque — moi qui étais habitué à voir maman tous les dimanches. Tant qu'on s'est battu je n'y ai pas trop pensé... c'est-à-dire si, j'ai bien pensé à elle, aux inquiétudes qu'elle devait avoir sur mon compte, la chère femme, mais j'avais presque oublié le petit dîner du dimanche : seulement, depuis que je ne me bats plus, il me revient sans cesse à l'esprit, ce petit dîner : ma sœur, son mari, mes neveux autour de la nappe et il me semble qu'il manque quelqu'un ; moi d'abord et puis une autre personne, une blonde aux yeux bleus, à la bouche fraîche et mutine, à la démarche souple et gracieuse, en attendant que le tableau se complète tout à fait par deux ou trois petites têtes frisées.

Donc, mon ami, je rentre en France pour me marier, et, si tu es le premier à qui j'annonce cet événement, c'est que je compte sur toi pour m'aider à le mener à bien. Tu t'imaginais peut-être, d'après les premiers mots de ma lettre, que j'avais laissé en France une fiancée éplorée et que je brûlais du désir d'aller la rejoindre. Hélas ! non, mon cher ami, et, à l'exception de maman et de ma sœur, aucune femme n'a parcouru, avec un affreux battement de cœur, le récit de nos combats, dans la crainte de lire, parmi les noms des morts ou des blessés, celui de ton ami Georges. Non, aucune blonde jeune fille ne soupira pour moi et j'ai compté sur ton amitié pour m'en dénicher une. D'abord, j'ai remarqué que, en bien des choses, nous avions le même goût. Je m'en rapporte donc absolument à toi. Que la personne en question soit bien élevée, cela va sans dire, afin de ne pas faire honte à l'armée française ; qu'elle ait un bon caractère, afin de pouvoir supporter mes défauts ; que son physique soit agréable, — sans être d'une beauté parfaite pour tant pour ne pas m'humilier et donner lieu à des comparaisons désobligeantes ; pas trop grande, plutôt petite ; j'aime les femmes petites, et blondes surtout ! Oh ! blonde ! Depuis six mois, j'ai tant vu de moricaudes que j'ai

pris les cheveux noirs en horreur. Quant à la fortune, je n'en parle pas, puisque, Dieu merci ! j'en ai une suffisante pour pouvoir choisir ma femme sans avoir à me préoccuper de cette question.

Maintenant, en chasse ! mon ami, en chasse ! Ma lettre arrivera quinze jours ou trois semaines avant moi ; car je ne pourrai partir que vers le milieu du mois prochain. Je compte sur toi comme sur un second moi-même. Tu me diras : Que ne pries-tu ta mère de choisir elle-même cet oiseau rare ? C'est que voilà : Je connais maman ; certes, elle m'aime bien ; mais elle ne place pas le bonheur tout à fait comme moi ; elle voudrait absolument me colloquer une demoiselle bien riche, s'imaginant que je ne peux être heureux qu'en compagnie d'une femme ayant beaucoup de diamants et avec une voiture sous la remise. Ce n'est pas ma façon de voir. Néanmoins, dès que j'aurai fait un choix, elle s'y rendra sans se faire prier. Donc, je le répète, c'est à toi, à toi seul que j'ai recours. Que ton amitié surtout ne t'entraîne pas à faire de moi un portrait trop séduisant, de peur de déception ; mais songe à ma balafre ! N'oublie pas ma balafre ! C'est sur elle que je compte !

Un mois après cette lettre reçue, Paul Salleraz vit entrer dans son atelier un grand gaillard de vingt-cinq à vingt-huit ans, à la figure franche et ouverte et dont la boutonnière était liserée de rouge. Avant que le peintre eût le temps de le reconnaître, il était serré entre deux bras nerveux et embrassé sur les deux joues. Quelques instants après les deux amis, également heureux de se revoir, mais un peu calmés, étaient assis côte à côte sur le canapé.

« Eh bien ? dit Georges, en jetant l'allumette qui venait de lui servir pour allumer son cigare.

— Eh bien ? » répéta Paul.

Georges regarda son ami d'un air étonné.

« Tu as l'air de ne pas savoir ce que je veux dire. Et ma femme ?

— Ah ! oui !

— Est-ce que tu ne t'en serais pas occupé ? Est-ce que tu ne l'aurais pas trouvée ? s'écria Georges en faisant un bond sur son siège.

— Mais si, mais si, sois tranquille ; seulement pouvais-je deviner que, à peine débarqué...

— Puisque je viens pour cela. Et puis, songe donc que, depuis que je t'ai écrit, voilà de cela six semaines, je ne cesse de penser à la même chose. Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai tout ce qu'il te faut.

— A la bonne heure. Voyons !

— Dix-huit ans.

— Dix-huit ans ; c'est au mieux. Et puis ?

— Blonde.

— Oh ! ça, c'est à quoi je tiens par dessus tout ! Comment peut-on aimer une femme brune !

— Petite.

— Parfait !

— Très bonne famille, très bien élevée, très...

— Parfait ! Parfait ! te dis-je. Où puis-je la voir ? ajouta-t-il en se levant avec précipitation et en enfilant vivement son paletot.

— Un instant ! un instant ! dit Paul en posant les mains sur l'épaule de son ami. Comme tu t'enflames ! Quel volcan ! Tu ne peux te présenter ainsi. Il faut que je prévienne les parents...